

## Poèmes retranchés de *Je n'ai jamais voyagé*

J'avais conçu initialement le recueil comme un compagnon du devoir : je m'étais donné comme principe intérieur de m'exercer à toutes les formes – y compris la versifiée.

On trouvera ci-dessous des poèmes inédits – qui ont été volontairement retranchés car en un certain sens redondants par rapport à ceux qui devaient être publiés. On y verra des faiblesses, des fragilités, d'une voix encore en quête d'elle-même, parfois des imitations plus directes.

Il y a un long hommage à Vincent La Soudière qui fonctionne comme un collage (de citations de Vincent mêlées à ma propre parole).

\*

Les vignes de l'été sous le vent du soir  
Font une sorte d'au-revoir adressé à personne  
Il y a peut-être une grâce du temps qui dort  
Se demande dans le coin invisible du paysage  
L'homme au hamac qui regarde ses pensées mourir  
Et retomber en silence sur les vignes d'été

\*

### Vézelay

Dans le lit nos corps tordus  
Comme des ceps de vignes  
La pensée assemble  
Et dénoue des jambages  
Le sommeil vu d'en haut  
Doit ressembler à une calligraphie  
Lente  
Illisible peut-être  
Un appel muet dans la nuit  
Pour quelle vendange  
Dieu  
Pour quelle vendange

\*

Ville 1 (en réalité : remanié sous le titre de Ville)

Chansons urbaines solubles dans la vitesse  
Des athlètes du dédale  
Vertiges des histoires et que surtout  
Il ne reste rien de ces fragments de lutte  
Qu'elle se consume dans le mouvement  
Qui ne la mène nulle part  
Qu'aucune stèle vraiment ne vienne rappeler  
Que la vie était partie nous attendre ailleurs

Et toi ?

Il y a des jours où le monde s'échappe  
De tous les pores de ta peau  
Tu marches dans une pensée sans fin et sans attaches  
Une éternité où tu pourrais te perdre

\*

## Ville 2

Dans les rues sont-ce encore des hommes  
Qui rivalisent de vitesse réinventant  
Un art de disparaître qu'on croyait propre  
À la guerre ?  
Ils s'agitent comme pressés d'en finir

Tu t'accroches à quelques mots  
Pour ne pas glisser dans le vide  
Où ils courent

\*

Du poème du jour  
Qu'il ne reste rien  
Que ces quelques mots  
Réchappés de la fête  
Du temps  
Disant que quelque chose  
Ici  
Ou quelqu'un  
Fut aimé  
En silence

\*

## Paix

La lettre de l'ami dans le puits du temps

La voix revient plus vite que la mémoire  
Dans le silence des vies retenues  
Dans les larmes de sable  
Depuis la réserve du passé

Elles disent

Regarde nos rougeurs d'aurore  
Nous sommes le ciel du bas  
Le ciel d'argile  
Nous avons gardé ton visage  
Nous l'avons réparé  
Avec les fils de la promesse  
Il y a de la lumière  
La table est mise  
J'entends le bruit d'un pas sur le gravier des mots

\*

Les équerres se brisent une à une  
La nuit pose sa courbe sur mon ventre  
La tige de ma fleur paresse entre ses plis

Dignité des maisons qui craquent sous la pensée du temps !

Le sang qui s'éteint  
Le feu qui s'endort

J'ai sorti mon poème  
Le jour ne rend pas la monnaie

\*

Tu aurais été  
Pas là  
Ta main se serait posée  
Sur le paysage de l'autre côté du ciel  
Tu m'aurais dit les mots  
Que j'attendais d'entendre  
Et un train serait passé  
À ce moment là  
Nous aurions été des amants éternels  
Perdus dans l'éphémère d'un feu  
Des lumineux  
Jetés au milieu de l'eau claire  
Au fond d'un puits où s'abreuvent  
Des brebis muettes qu'on égorgera  
Plus loin  
Nous aurions eu le nom de Dieu à la bouche

Et nous aurions mis un temps infini  
À manger son silence  
Nous aurions appelé murmures  
Les cris que nous n'osions jeter  
Et bonheur  
Le rêve qu'on regardait passer  
Entre nous

\*

Vincent La Soudière

« L'homme se traîne et agonise autour d'un puits  
de lumière qu'il prend pour la nuit » (Vincent La  
Soudière, *Brisants*)

Tu ne t'es pas livré Vincent La Soudière  
Tu ne seras jamais un de ces paquets ficelés  
Dont on renifle les mystères en pensant au temps qu'il fera demain  
Ton nom reste inconnu on ne le partage avec tes mots  
Que parcimonieusement dans les sentiers de l'ombre  
Comme les grains de sénevé de l'évangile  
Ta douleur donnait naissance à des chevaux  
Capables de déplacer les montagnes dans les terrassements du matin  
Tu citais Héraclite dans le texte de la douleur  
*Si tu n'as pas désespéré de tout tu ne rencontreras pas l'Inespéré*  
Ce n'est ni un philosophe ni un père d'adoption  
Que tu nommais ainsi mais le poète de la grande nuit  
La philosophie tu la montrais dans tes apocalypses  
Tu la nommais en poète tu disais regardez-la assise  
Là-bas au milieu des assis du monde elle est toujours sur la bête écarlate  
Vêtue de pourpre et de dorure elle a sept têtes et dix cornes  
Elle tient dans la main une coupe où baille le sérieux  
Des lois des principes des valeurs et dans l'autre la table des significations  
Et des rectitudes la table des prudences des acclimatations  
Des consentements à ce qui en nous ne veut pas vivre  
C'est la grande prostituée de l'occident racolant tous les mendiants de l'Être  
Vous les amoureux de la pauvreté vous les écorchés de l'aube  
Passez donc votre chemin allez plutôt jeter votre rosée de larmes  
Sur l'homme au doigt coupé qui attend peut-être la fin du monde  
Le nez sur sa valise à la sortie de la gare

*Et les choses indicibles qu'elles restent indicibles*  
*Il faut bien quelque chose à soustraire au fleuve des mots qui nous inonde*  
Lorsque l'écriture viendra elle marchera sur les yeux crevés de la pensée  
Sur son visage martelé où il est devenu impossible de déposer  
Ne serait-ce qu'un baiser  
Tu disais que c'est la nuit qui t'avait fait poète  
La nuit et non pas le nom  
Car ton nom était un alexandrin parfait  
Vincent Fernand Marie Regnauld de la Soudière  
Il s'est allégé dans les orties aux quatre vents des chemins  
S'est rapproché autant que faire se peut de toi  
La poésie est la plus humble des vertus  
Celle qu'on oublie toujours quand vient l'heure des inventaires  
Et il y a de quoi trembler quand on y pense  
Comme seule peut penser la nuit en nous  
Et comme seul en nous peut trembler le désir  
Quand une fois on les a laissés venir  
Et prendre en nous la place qui leur est due toute la place  
Tu te disais animal urgent vagabond non-portuaire  
Homme qui ne prononcera jamais le mot enfin  
Pour la tiédeur des jours il y a cette chose qui tient lieu de feu  
Et qu'on appelle parfois littérature sans connaître le degré ni la nature  
Des renoncements qui la font advenir  
Tu disais  
*J'écris quelques poèmes quand la joie veut bien me parler*  
*Mais il arrive que je sois étranglé par ma langue*  
Ma langue de silence et de nuit ma langue de la vie qui demande toute la vie  
Et l'homme qui disait cela n'était pas un de ces montreurs de leurs propres  
plaies  
Qui se bousculent sur les tréteaux du présent  
Pas un de ces noms qui encombrent notre mémoire  
Et qu'on voudrait effacer d'un cri de colère  
C'était un homme fatigué de porter le manteau de l'homme  
Le magasin de location a fermé  
Le préposé aux réclamations s'est jeté sous un tram  
On a griffonné sur le ticket quelques mots que personne n'a lus  
Mais dans le théâtre invisible sur la passerelle aux trois pins  
S'avance le coryphée Henri Michaux  
En grand costume de souffrance et d'intériorité  
C'est une sorte de moine errant de l'immortelle Asie  
Perdu dans les terres de la mort de l'homme  
Frappant obstinément le sol de son bâton  
Chaque coup fait reculer une idée et se lever une espérance  
Il sait que sur la grande route il arrive que l'on croise une vague  
Une vague toute seule une vague à part de l'océan  
Il t'a reconnu comme un de ces passants que l'on disait considérables  
*Au soir de l'autre siècle*  
Nous sommes quelques-uns à t'avoir cru sur parole  
Les preuves nous les portions en nous c'étaient nos propres ombres

Du fond de ta royauté contradictoire  
 T'arrivait-il d'entendre la rumeur du peuple inapaisé  
 Celui des hommes sans œuvres des écrivains mort-debout  
 Ceux dont on n'entendra pas le chant  
 La radieuse lumière de l'inaccompli t'arrivait-il d'en recevoir la douceur  
 La retombée  
 Les grands craquements de la miséricorde sous les jardins dévastés ?  
 Comme à chacun de nous quand revient le temps de l'abandon  
 Il te prenait des vertiges  
*Que vais-je faire avec tant de silence ?* Mais que vais-je faire avec tant de  
 silence  
 Et tes peurs étaient les nôtres comme aimer est heureux  
 Et comme être aimé est parfois terrifiant  
 Unis par la même soif dans la Jérusalem des chemins humiliés  
 Nous savions comme toi que la rougeur de l'aube  
 N'est pas une victoire mais le souvenir d'une déchirure très ancienne  
 Qui vient fendre la peau du jour chaque jour  
 Et quel est donc ce mystère qui commence juste après les aveux ?  
 Seul un grand blessé pourrait comprendre encore l'histoire de nos  
 calamités  
 Mais que sont devenues les blessures sur le pont de la nef des fous ?  
 Elles sont effacées maquillées maquignonnées revendues à la sauvette  
 Au marché noir de la fausse noirceur et des ténèbres bon marché  
 Lys des champs un jour tu avais été lys des champs dans un très lointain  
 pays  
 Une aurore saccagée avec méthode  
 Les portes étroites sait-on vraiment le nom de qui les perce à coups de  
 hache ?  
 On n'y passe pas d'œuvres ni de livres rien qu'une  
 Parole à soi  
 La seule façon que nous ayons de répondre à l'appel de la nuit  
 La lettre au père viendra un jour dans l'à jamais ou le plus tard  
 Tu l'écriras la main ouverte le cœur traversé par les racines  
 Du grand arbre de l'arbre éternel  
 L'ange venu pour le combat n'aura pas de visage  
 Tu lui donneras l'accolade fraternelle  
*Car c'est à la nuit de briser la nuit*  
*Et de cette estocade naîtra*  
*Une blanche échelle de corde*  
*Pour surmonter la terreur*  
 La clé de l'harmonie grecque est perdue  
 Le point d'équilibre  
 Entre la mesure d'Apollon et la bacchanale du dieu fou  
*Mais il existe peut-être un au-delà de la nuit*  
*Qui serait là dans la nuit même*  
*Un éclair scellé*  
 Vincent La Soudière

Il pleut la poésie  
Tu as mis de la lumière dans tes mains

Regarde-le tourner  
Le petit vélo bleu  
De l'enfant devenu silence

Une ombre rouge à ta fenêtre

Le cœur voudrait s'éteindre en riant

Regarde-le aimer  
Les volutes qu'il dessine  
Autour de son tombeau

Il pleut la poésie la voix revient  
Tu regardes le ciel dans le miroir des flaques

\*

« Je te fais signe à travers les flammes » (Lawrence  
Ferlinghetti, *Poésie art de l'insurrection*)

Scintillements  
Torréfactions de la grande nuit  
Du très long silence  
Densité grasse de l'humus où poser le pas !

Ils ont bu l'opium de la charité mais leurs cœurs sont sans mémoire  
Ils gonflent sous une pluie lourde et froide  
Une pluie éternelle  
Ils voudraient être des pécheurs d'hommes  
Ramener la vérité tremblante dans leurs filets  
Ils ont laissé les Parques d'aujourd'hui rembobiner le fil  
Leurs sauvetages sont plus désastreux que leur mépris  
Méfiez-vous de leurs mains ouvertes  
Elles vous font entrer dans la terre de la mort  
Boire à petit jus les cendres du même  
Et il faut voir avec quelle impatience avec quelle joie  
Ils prennent place dans la fête sans joie  
Les liturgies de la dévastation sont muettes  
Ils font la chasse aux chiens à trois gueules  
Pour se persuader que ce n'est pas l'enfer  
Ils ont à la bouche une langue avilie  
Une langue qui n'est plus un logis de feu  
Une langue qui ne sait plus recevoir ni donner

La cohorte des douleurs le nuancier des cris  
Tout l'éventail des ténèbres  
ILS ONT RÉGLÉ LA QUESTION  
Pour toujours  
Dans le crématoire des appels et des rêves  
Ils ont bitumé l'improbable  
Vladimir est trader à la City  
Estragon coud des chaussons de danseuse  
Fabrice pousse un caddy dans une rue de Prague  
Clélia a revendu tous ses oiseaux  
On a remis de l'ordre dans le fouillis des tombes et dans celui des livres  
La fille aux yeux perdus porte sur son T-shirt un portrait de Pasolini  
Elle a choisi ses nouveaux seins sur catalogue  
Elle boit du coca-cola dans un mug acheté au musée du Harar  
Elle lit Artaud dans une traduction plus douce  
Elle regarde le soleil qui se couche sur la terre des hommes  
Elle n'aime pas la violence qu'on fait subir aux animaux

Au collège Pablo Neruda une vieille excentrique  
Fait apprendre à ses élèves des contre-rimes  
Des chansons des rues, des plaintes, des rondeaux  
Des ballades  
Les parents ont écrit au ministre  
Mademoiselle Agathe Kalos vient de recevoir sa lettre de radiation  
Un rossignol se met à chanter  
Hô Hokekyô... Hoo Hokekyô...

Une gondole a glissé ce matin dans ma chambre  
Elle venait du pays qui n'existe pas  
Elle a coupé le dernier rêve  
Le sang de la lagune était noir  
Et je dormais dedans les yeux ouverts  
J'ai vu passer le cortège des derniers poètes  
L'obole dans leur bouche close  
Je les ai suppliés de m'emmener avec eux  
J'ai fait le geste du noyé, de l'exilé  
De l'homme qui n'a pas su trouver ses mains

Un passant est passé avec ma vérité  
Elle avait le regard de l'autre femme  
L'horizon bleuté de l'ange incurable  
Le quadriga du couchant s'est couché  
Dans les éclaboussures d'une valse  
Notre-Dame n'a toujours pas lu *Les Misérables*  
Les yeux de satyre myope des autobus  
Font glisser leur phosphorescence dans la bruine  
On ne verra pas naître d'étoiles ce soir  
On ne cueillera plus la fleur de brume  
Il est trop tard

Un prophète oublié titube sur le quai  
Un quai grand comme l'absence et comme notre désespoir  
À seize ans sur son pupitre de collégien  
Il avait gravé au canif sa première prophétie  
*Je serai un raté exemplaire*  
*Et un jour je ressusciterai dans l'histoire*  
Il chante  
Les corybantes sous leur scaphandre  
Ne l'entendent pas

Les silhouettes en feu font un théâtre  
Dans les rideaux de la chambre  
Tu parles à ton amour  
Comme si tu étais seul

\*

### Le patira

« Parle  
Mais ne sépare pas le non et le oui » (Paul Celan,  
« Toi aussi parle », *La Rose de personne*)

Le patira fait son « baou ! » ne vous approchez pas il mord  
Il jette ses mots de feu sur le chemin de mort  
Les deux pieds dans le lac la mère ne tremble pas  
Son cri silencieux déchire le monde à jamais  
Il la tient debout et ses enfants avec elle  
Vous sentirez trop tard le drap humide et froid  
De sa robe aux légendes déchirées et le sang de son rire  
Jamais ne tiendra dans la bouche édentée de vos sages  
Vos mots toujours seront en retard sur vos morts  
Fuyez Loths fuyez  
Une parole inhabitable à vos fraternités de sucre

Le patira fait son « baou ! » ne vous approchez pas il meurt  
Sur une terre sans talisman sans pierre et sans braise  
Il ouvre le manteau et jette ses derniers grains de sel  
Dans nos mains de pauvres qui mendient une règle  
Il pourrait vous raconter comment le célibat de la vie  
L'a mordu à la bouche comme un soleil qui chante  
Le poing de l'inimaginable colère lui a donné l'accolade du lion  
Il ne vous dira plus que vos dévotions sont des gifles  
À la mémoire des nuits qui aiment des fous qui espèrent  
Et des arbres qui volent  
Les paroles du fleuve ont des racines collantes

Le patira fait son « baou ! » l'horizon est en feu

Artémise boit sa tisane au goût de cendre

\*

L'homme voit les fantômes de son ancienne vie danser sur des musiques qui lui  
déchirent le ventre  
Il rentre dans la maison sans mémoire et se lamente sur sa propre faiblesse  
Il a cru être l'homme qui peut regarder ses châteaux et ses amours tomber dans  
l'eau du temps  
Il se plaint désormais d'être l'homme qui n'a pas su faire le geste qui aurait pu  
sauver ce qu'il aime de la mort  
Il n'y a pas un remords qu'il ne s'infligera il regarde le cortège lui piétiner le cœur  
Il a passé sa vie à laisser grandir dans ses silences une langue  
Et quand elle lui vient enfin à la bouche il n'y a plus personne pour la comprendre  
Il quémande en vain des éclats de lumière dans les regards autour de lui  
Il est l'homme qui parle la langue d'un monde disparu  
Il voudrait passer sa main sur les cheveux noirs de la fille qui garde le présent  
Il est l'homme qui se croit jeune encore et qui n'a pas vu le travail du temps  
Elle est comme un miroir qui rit de ses yeux d'illusion et de très vieille enfance  
Elle lui dit  
Non elle n'a même pas besoin de lui dire  
Le monde renaît sans toi

\*

La pitié foudroyante a dévasté la barque  
Où dormait le soleil de mes vies défendues  
La peur a reverdi des amours inconnues  
L'absent à sa fenêtre a commencé la traque

Du matin déchaîné on entend l'eau qui craque  
L'enfant voit redanser les joies qu'il a cousues  
Si la beauté revient je la serre à mains nues  
La corde abandonnée a étranglé la Parque

Les yeux déboussolés regardent dans des riens  
Si jamais l'horizon façonnait des chemins  
Mais dans le vent qui court pourrai-je faire souche ?

J'ai regardé tomber tous les mots que j'aimais  
Dans l'arche en feu je reprends place où tu voulais  
Être l'eau dans tes mains que tu prends à la bouche

\*

Le vent de la nuit a encore aboyé  
La peau de la maison tremble en silence  
Sur les pages de son roman noyé  
Son sel attise en toi la patience  
Quand la terre à la vitre se fiance  
La voix du feu jette son sang sur toi  
L'ombre d'aucune idée n'empêchera  
Que s'accomplisse la cérémonie  
Les mots se lèvent pour chercher ton pas  
Tu mets ta main dans le cri de la vie

\*

Le souffle du regard retombe dans le soir  
On ne rencontre jamais un visage ici  
Qui me prendra la main pour entrer dans la mort ?

\*

Des lévriers courent dans le cri des hommes  
Les yeux fermés l'arbre récite  
La sourate du silence

\*

Le pas se ralentit dans les allées du parc  
Des lutins courent pour fuir le désastre  
Tu tiens la clé de la lumière

\*

Des hommes tabassés par des idées  
Une mêlée indescriptible  
Le soleil de la terre ton regard à la fenêtre

\*

Les cheveux pris dans les doigts des arbres  
Elle écrit des haïkus trop longs pour elle  
On a rouvert la porte de l'orangerie

\*

J'ai lutté comme un dément  
Contre le mauvais poème  
Le vin de ma vie chante

© Emmanuel Godo. Tout droit de reproduction est soumis à l'autorisation préalable  
expresse de l'auteur.